

# Cahier des illustrations du *Temps des espaces pédagogiques* pp. 11-41, 2e édition 2013

Université de Lorraine – IUFM de Lorraine

Sciences  
de  
l'éducation

L'espace aménagé de nos classes porte encore la marque des longues traditions d'exercitation et de profération magistrales, souvent renouvelées, jamais vraiment dépassées, du moins au secondaire. Des habits dont la genèse s'est obscurcie depuis les prodigieuses techniques psalmodiques de la solémnisation grégorienne. Il était alors possible de connaître « par cœur », grâce à l'espace de la nef où il circulait avec soi, inlassablement, en cycles annuels immuables, l'immense savoir nécessaire au salut. Un enseignement doublé d'un décor qui donnait à voir, aussi, tout ce qui était récité et entendu. Or le plan d'études oral et visuel de la nef-cathédrale subit la concurrence des supports de l'écrit diffusés parallèlement à un mouvement de profanation absolue dont on peut suivre la trace dans les nouveaux espaces pédagogiques, palatiaux et urbains, des villes capitales de l'Europe moderne.

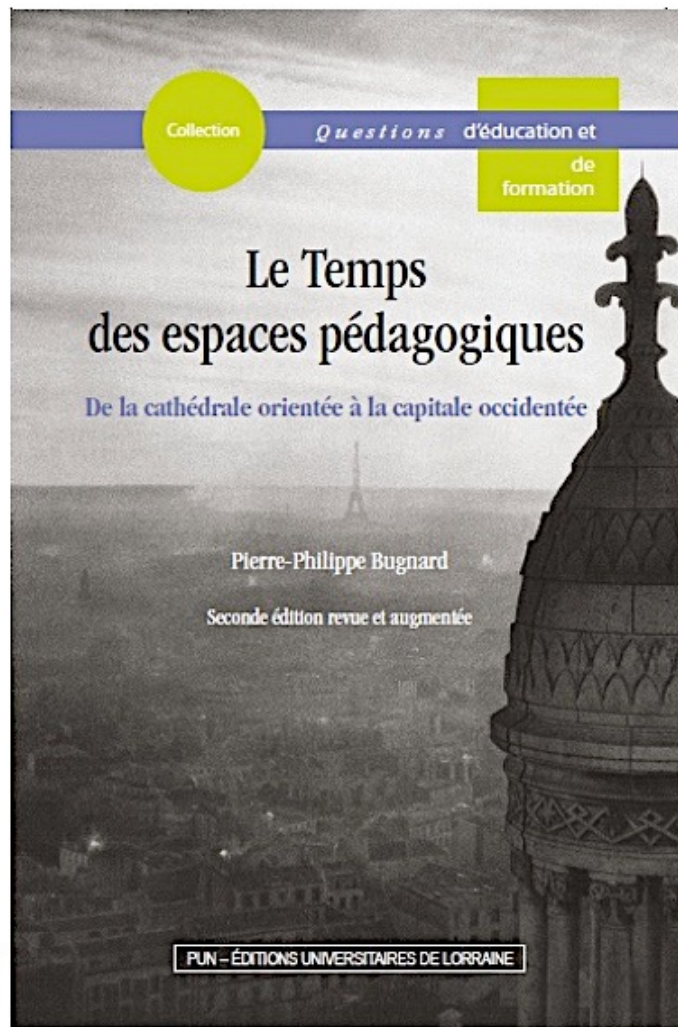
Inversent l'orientation "cathédrale" qui indiquait encore la direction du Dernier Jour, but ultime de l'éducation chrétienne, les capitales se dotent d'un axe nouveau, hygiéniste et profane, tourné vers le soleil couchant, délimitant une aire propre aux loïstes de cour, reléguant les engorgements populaires à l'arrière du dispositif. Elles se font plans d'études monumentaux, affichent les symboliques de l'absolutisme monarchique, les réifient dans l'espace ordonné de la ville. Cette édification plastique aux valeurs modernes de ségrégation sociale entre quartiers aisés et populaires renvoie à une école en deux ordres pédagogiques, primaire et secondaire, jusqu'au renversement opéré par les trois degrés successifs pour tous de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pierre-Philippe Bugnard est professeur titulaire à l'Université de Fribourg (Suisse) où il enseigne l'histoire de l'éducation et la didactique de l'histoire. Constitué de la première partie d'une thèse d'habilitation consacrée à la rémanence pédagogique, cet essai élargit au champ éducatif les réflexions pionnières menées par Maurice Agulhon, dont l'auteur fut l'élève, autour de la problématique des lieux de mémoire, en particulier sur le partage est-ouest de la monumentalité et des sociabilités partielles.

Illustration de couverture : « Cœur noir se parlait à des distances dont ce cœur... » in *Paris des rois*, Lorraine, La Galle à l'ère, 1996, p. 30. Autographe de Pierre Brumaud sur une photographie d'un tableau peint en 1760 à la Tour Eiffel depuis le Sacré-Cœur. Photo © DR.

ISBN : 978-2-8143-0157-3

PRIX : 20 €



Le Temps des espaces pédagogiques. De la cathédrale orientée à la capitale occidentée

PUN  
ÉDITIONS  
UNIVERSITAIRES  
DE LORRAINE

# Représentations

## I. Nef



Vézelay  
Laudes, 1<sup>er</sup> septembre 2005

*L'appellation «chant grégorien» dissimule un vrai dispositif pédagogique. Un mode d'enseignement doté des éléments caractéristiques de tout plan d'études. Des contenus programmés et séquencés (un cycle liturgique annuel distribué en séquences quotidiennes, spécifique au clergé –office canonial des Heures– et aux fidèles –missa solemnis–), des supports écrits aide-mémoire (bréviaires), un répertoire consignait à partir des livres romains recopiés toute l'organisation calendaire et journalière de la liturgie (antiphonaire) et de l'ordinaire (sacramentaire), avec une sémiotique propre (neumes), des traditions ou techniques orales favorisant la transmission et l'apprentissage –prières (orationes), lectures récitées (lectiones), chants des psalmes (psalmodia)–...*

*Or ces éléments ne sont rien sans l'espace permettant leur expression et leur transmission. Un volume exerçant une fonction analogue à celle de la salle de classe pour la pédagogie profane moderne : la nef voûtée en pierre, facteur clé de l'impédance acoustique. Là se déroule, soigneusement programmé, le plan d'études occidental primordial de la diffusion des savoirs sacrés. Un espace pédagogique réduisant la Création au microcosme d'une voûte céleste parcourue quotidiennement par un soleil, d'est en ouest, dont le lever est attendu chaque matin comme celui du Dernier jour tandis que circule sous la nef la récitation psalmodique des laudes.*

*Tout espace de communication génère une géographie sociale. Ici, la récitation mettant partout le savoir à portée d'oreille, la géographie de la salle traduit d'avantage la tripartition fonctionnelle traditionnelle qu'une quelconque organisation pédagogique. Soit, dans les églises paroissiales, le chœur au clergé, les nefs aux ordres laïques en fonction de l'évolution des rapports hiérarchiques. La montée de la prédication et de la lecture pousse à des configurations mettant en scène ordres et classes. La ségrégation sociale récupère l'aire sacrée de l'église, avec, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, une grande nef dont les premiers rangs sont réservés aux familles de l'ordre privilégié.*

## II. Plan d'études *viva voce*<sup>1</sup>

LE PASSÉ ... L'AVENIR

### Un cycle annuel liturgique double...

- a. Cycle temporel. Réglé sur la date de Pâques calculée en fonction de la lune, donc mobile, réduisant le récit de l'attente messianique et de la perspective eschatologique au cycle pédagogique de l'année solaire. Un cycle sacré, doté de vertus didactiques.

**Année** **Périodisation sacrée**

- Attente du Messie (Avent);
- Vie du Christ (Noël, Carême, Temps pascal, Pentecôte);
- œuvre de l'Église (poursuivant ici-bas la mission du Christ jusqu'à la fin des temps).

- b. Cycle sanctoral. Les saints : modèles à imiter pour gagner le paradis.

Cycle immuable, célébré en particulier :

- la **Vierge Marie** (Immaculée Conception, Nativité, Annonciation, Visitation, Compassion, Assomption, Ressuscité);
- les **Apôtres** (Pierre et Paul, ...);
- saint **Jean-Baptiste** (unissant les Testaments, canonisé par le Christ lui-même);
- les **martyrs**, les **confesseurs** (docteurs de l'Église, ...), les **vierges**, tous les **saints**;
- les **dédicaces** (Saint-Pierre de Rome, les cathédrales, les églises paroissiales) qui ancrent dans un lieu la naissance d'une liturgie.

### ... distribué en deux domaines

1. L'office canonial ou monastique (dans le *bréviaire*).

Réservé aux prêtres aînés et aux communautés religieuses, célébré tout au long du jour et de la nuit.

**Jour** **Périodisation sacrée**

- Nuit : Vigiles (=veilles).
- Jour : Laudes (=louanges, au lever du soleil), Prime, Tierce, Sexte, Neuf (de 3 en 3 heures-), Vêpres (soir, au coucher du soleil), Complies (=achèvement, avant de dormir).

2. La messe (dans l'*antiphonaire*). Elle est le cœur de la liturgie chrétienne, célébrée pour les fidèles.

Aliment lectures (écrites) et chants (grégoriens), en deux parties :

- le **propre**<sup>2</sup> (parties mobiles) : cycle temporel (dimanches ordinaires et grandes fêtes), cycle sanctoral (fêtes de saints) : Introït, Graduel, Tract, Alléluia, Offertoire, Communion.
- l'**ordinaire** ou **commun** (parties fixes) à chaque messe quant aux paroles : Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, Agnus; *de missa est*.

Mélanges simples à l'origine, chantés par les fidèles, puis stylés avec pour la messe cistercienne (déjà le IX<sup>e</sup> siècle), puis messe polyphonique (déjà le XIV<sup>e</sup> siècle).

\* Le **propre** : «vieux fonds» qui a transmis les traits du style grégorien le plus pur (notés depuis le VIII<sup>e</sup> s., notation musicale depuis le XI<sup>e</sup> s.).

Établi à partir de sources contemporaines générales, ce tableau reconstitue l'armature théorique d'un plan de transmission *viva voce* des savoirs à incorporer pour faire son salut, c'est-à-dire pour anticiper la Félicité éternelle rachetant des tares du péché originel. L'immense travail requis pour sa mémorisation a été facilité et accéléré par les prodigieuses techniques didactiques de la psalmodie et de la solmisation grégoriennes.

Sans doute un tel programme n'a-t-il jamais fonctionné tel quel, sous la forme stéréotypée proposée ici. On peut néanmoins l'envisager comme un corpus éthéré conçu pour circuler dans l'espace pédagogique de la nef, ressassé pour pénétrer le moine ou le fidèle, chacun à son rythme et à son niveau, jusqu'à ce qu'il l'incorpore, qu'il le sache «par cœur», afin de devenir lui aussi temple, réceptacle du sacré promis au bonheur éternel tout en participant dès ici-bas à la communauté des saints.

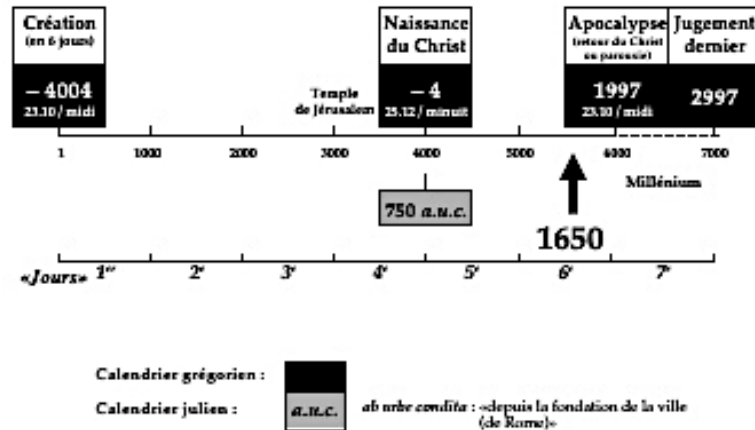
L'imaginaire médiéval pousse à un dispositif de transposition pédagogique et didactique fait pour incarner la relation au Ciel –ce qui correspond effectivement au sens que l'étymologie confère à «religion», en donnant au croyant l'impression voire la certitude de participer physiquement au dessein du Créateur.

La profération magistrale des savoirs, assortie d'une garantie de l'accomplissement de programmes annuels, jusque dans les classes de l'école contemporaine, découlerait-elle de cet habitus de récitation-incorporation des sociétés sacrales ?

<sup>1</sup> Programme reconstitué d'après: HONEGGER Marc, *Dictionnaire de la musique*, Bordas «Les Savoirs» 1996, «Chant grégorien, Cantillation, Psalmodie»; SURCHAMP Dom Angelico, *De calendrier grégorien*, Arcade 1995. Avec l'aimable concours des R<sup>vé</sup>mes Sœurs du Carmel du Pasquier (canton de Fribourg, Suisse).

### III. Profanation de l'espace-temps sacré

La Chronologie téléologique de l'archevêque irlandais James Ussher (1650)<sup>2</sup>



L'inscription du temps dans l'imaginaire n'est pas plus immuable que celle de l'espace. Pour la chrétienté médiévale, dans l'idéal, il n'y a rien d'autre à attendre du temps qui s'écoule que sa fin, le retour du Christ glorieux. Et la date importe peu puisque hier et aujourd'hui sont placés sur un même plan, l'attente de la parousie ne s'inscrivant pas dans une chronologie linéaire mais dans un rapport présent-futur aléatoire.

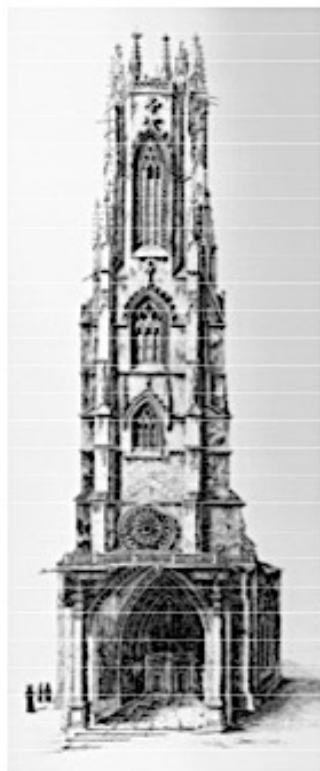
Pour l'Église, il y a dans la détermination de la date de la parousie un vrai pouvoir à exercer, par le biais d'une mise en scène subtile augurant de la fin du monde sans qu'elle soit imminente. D'où une périodologie proposant un scénario finaliste : celui d'une histoire conçue sur un dénouement dramatique fixé dans l'espace à Jérusalem et dans le temps à une date dont l'échéance est régulièrement repoussée, aucune des innombrables fins du monde annoncées ne s'étant réalisée depuis le X<sup>e</sup> siècle où la tradition de fixer la fin des temps est attestée. Le succès de la chronologie de Ussher tient peut-être à cette marge de 350 années entre la date de son établissement et celle de l'Apocalypse présumé. Combien de chrétiens s'y sont-ils référés, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle ?

Mais surtout, la prétention à déterminer la date de la fin du monde et à l'inscrire dans une perspective chronologique fixe dont la fixation usurpe le dessein divin, marque un jalon crucial sur le long processus de désacralisation occidentale. Une telle prétention figure une claire profanation de la perspective eschatologique : «tu ne connaîtras ni le jour ni l'heure», disent les Textes. Toute fin, de celle des créatures à celle de la Création, est de ressort divin. Chercher à la calculer engage inéluctablement sur la voie d'une profanation. Ce calcul fait en fonction des règles modernes du calcul et de la critique historique, dans un cadre d'interprétation traditionnelle, une fois ses résultats vulgarisés, rompt avec la conception primordiale du temps chrétien dominé par un horizon d'attente indéterminé, en conséquence sacré.

Relativement à la sphère des représentations plastiques, cette emprise sur le sacré correspond dans l'histoire de l'Occident à un renversement majeur de la symbolique monumentale qui fixe le cadre des représentations plastiques de la civilisation. Son objectif n'est plus de réifier l'attente messianique : l'abandon de l'orientation cathédrale au profit de l'occidentalisation palatiale et urbaine marque l'invention d'un espace pédagogique global pour l'inculcation des valeurs politiques et sociales modernes, essentiellement profanes et ségrégatives, avec des implications dans maints domaines de la civilisation, en particulier dans celui de l'histoire de l'éducation.

<sup>2</sup> Chronologie reconstituée d'après les informations livrées par : GOULD Stephen Jay, *Entretiens sur la fin des temps* (Entretiens réalisés par Catherine David, Frédéric Lenoir et Jean-Philippe de Tonnac), Paris Fayard 1998, pp. 27 ss.

#### IV. Décor, orientation, clocher



Élévation occidentale du clocher de Saint-Nicolas (Fribourg, Suisse)<sup>3</sup>

*Dans la cathédrale-plan d'études, chaque étape du cycle annuel ramenant à un an toute l'histoire de la Création est marquée par un son de cloche approprié, une scansion du temps sacré de la liturgie. L'espace de la cité envahi des tintements de la culture campanaire se double d'un espace symbolique figurant l'histoire la plus primordiale : l'histoire du salut. Une rosace figure un soleil dont le déclin s'est achevé au couchant, pour la nuit, avant sa réapparition au levant. Et alors que l'orientation de tout l'édifice indique la direction d'où viendra le soleil du Dernier jour, le tympan annonce en quelques sculptures naïves l'essentiel d'une théologie complexe. Ce catéchisme illustré à l'usage du lettré comme de l'illettré, énonce en la montrant la finalité du plan d'études grégorien psalmodié à l'intérieur. Les pédagogies du chant et de l'image se complètent en un même espace. La récitation des Testaments dans les langues saintes ne souffrirait guère le sacrilège de la transposition en langue vernaculaire. Echappant à l'entendement commun, sa fonction hiératique se renforce tandis que c'est au plan cathédral d'exposer désormais le message biblique à la vue des fidèles, sinon à leur compréhension, à partir du porche.*

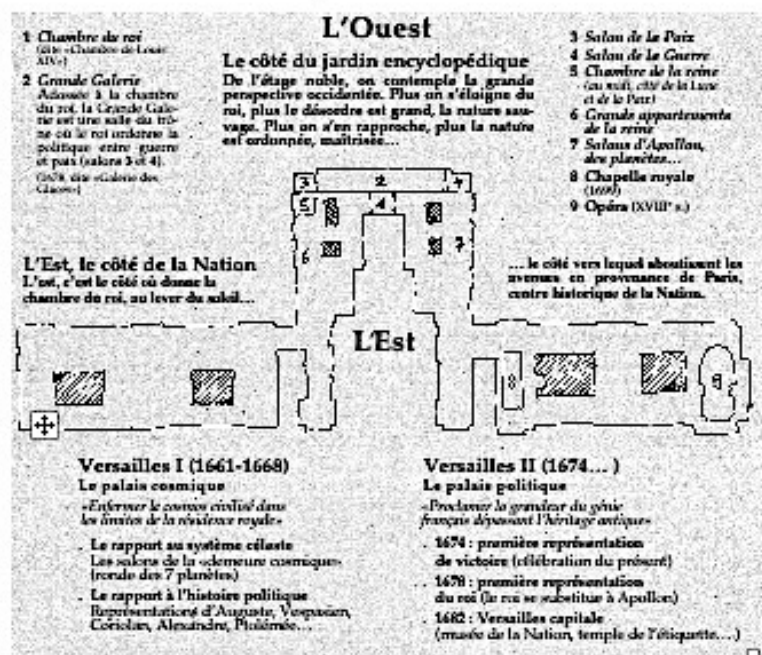
*Au chœur s'achève le pèlerinage, près des reliques du saint enchâssées dans l'autel, face au Christ paré pour la résurrection, sous les grandes verrières irradiant leurs mystères : le pèlerin est passé de la nuit (côté occidental, l'entrée) vers le jour (côté oriental), au fond d'une église conçue comme une impasse d'où il faut revenir une fois l'initiation accomplie, le plan d'études parcouru.*

*Ce programme, réaménagé de siècle en siècle, sans cesse restauré, remanié, on peut penser que seule une minorité, une partie du clergé ou des historiens d'art qui commandent sa conservation, en perçoit vraiment, aujourd'hui encore, les arcanes. Qui, sinon, effectue encore le pèlerinage en pleine connaissance des enseignements que le lieu qu'il permet de toucher prodigue ? Dans la mesure d'ailleurs où il était réellement accompli, au « temps des cathédrales », en fonction d'une finalité pédagogique.*

*Toujours est-il qu'ici, la réminiscence se lit «à l'envers» en quelque sorte : les effets du plan d'études cathédral s'étant estompés, il ne s'agirait pas de les reconnaître pour mieux s'en distancier, mais plutôt de les retrouver pour en bénéficier et pour apprendre. Que ce soit à des fins de ressourcement religieux ou de compréhension d'un état de la civilisation dont nous avons perdu le sens mais conservé une part des repères plastiques.*

<sup>3</sup> BERGMANN Joseph, *Eau-forte sur pierre*, 32,8 x 18,5 cm., 1823.

## V. Plan d'études palatial occidenté<sup>4</sup>



Désormais, le lent renversement opéré des valeurs sacrées aux valeurs profanes, modernes, trouve dans Versailles, pris comme archétype, l'expression d'une symbolique monumentale nouvelle. L'organisation de l'espace-plan en perspective horizontale prend le contre-pied de l'inscription frontale-verticale des enseignements du plan d'études cathédral. L'ensemble est «occidenté», tourné vers le couchant hygiéniste des loisirs de cours, inversant la symbolique de l'antique orientation eschatologique dont toute référence est désormais oubliée.

Le dessin du palais montre un programme achevé au XIX<sup>e</sup> siècle. Versailles est présenté ici sous l'angle d'une symbolique idéale, projetée à partir d'une conception initiale jamais vraiment achevée, en partie dénaturée. A ce titre, elle pourrait figurer comme une sorte de matrice disciplinaire recomposée par l'imaginaire collectif et restituée en bloc dans les moyens d'enseignement ou les supports touristiques.

Ainsi, selon Hélène Himelfarb, la Chambre du roi n'aurait pratiquement jamais constitué le «cœur sacré» du palais comme le présente la vision romantique d'une cour gravitant autour d'un lit. Le plus souvent, le roi occupait des pièces latérales, tandis que le Grand Cabinet jouait le rôle de pièce primordiale par la tenue du Conseil quotidien, des audiences et des «déclarations». Selon Édouard Pommer en revanche, la Chambre royale est bien le lieu privilégié de l'étiquette, «la demeure du roi dans la demeure du pouvoir (...) : le lever du roi est le spectacle concret de l'«Oriens Augustus» !

Toujours est-il que le roi se montre à l'image du panthéon antique et des perspectives topiques projetés aux visiteurs : demi-dieu artisan béni du destin de la Nation, unique source d'ordre et de raison, organisateur du chaos, grand ordonnateur de la vie sociale... L'enrichissement aristocratique et populaire illustre une indéniable fonction pédagogique même si l'on sait peu, en réalité, sur la réception des représentations du palais cosmique et politique chez tant de visiteurs et leurs cicérons.

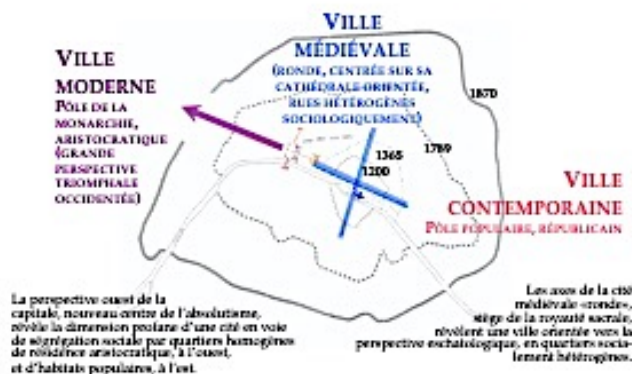
Force est donc d'imaginer à quel point la pédagogie de Versailles, dans l'exposition des valeurs profanes ordonnées par le roi, aura été édifiante pour les masses de la société d'ordres. Faite pour inculquer les signes visibles enjoignant chacun à se mouler dans sa condition au spectacle de la cosmologie royale, jusqu'au jour où l'opulence et l'assujettissement serviront d'étendard à la revendication d'égalité des conditions.

<sup>4</sup> Périodisation et symbolique élaborées d'après : POMMIER Édouard, «Versailles, l'image du souverain», in : *Les lieux de mémoire* (NORA Pierre, dir.), II. La Nation, 2. Le territoire, l'État, le patrimoine, Paris NRF Gallimard «Bibliothèque illustrée des Histoires», pp. 193-234 ; HIMELFARB Hélène, «Versailles, fonctions et légendes», in : *Les lieux de mémoire* op. cit., pp. 235-292.

## VI. Perspective occidentée



Vue des Tuileries (vers 1690)<sup>3</sup>










*À condition d'avancer suffisamment dans l'espace-temps, le hiatus que les représentations symboliques modernes forment avec le plan cathédral médiéval devient de plus en plus patent, saute même aux yeux, particulièrement dans les gigantesques aménagements des nouveaux espaces de l'Ouest parisien. La ville réalise pour la sociabilité moderne de la capitale un dessin urbanistique que le palais nouveau siège du pouvoir expérimente parallèlement à Versailles pour le microcosme de la cour.*

*Le grand axe occidenté est réalisé en 1672, les jardins ouverts au public en 1681, à partir du palais des Tuileries, relié au château du Louvre par une galerie. Le complexe palatial ouest entraînant l'occidentalisation urbaine a désormais son prototype. Tandis que la direction eschatologique de l'Orient rassemblait la cité au-delà des clivages sociaux, la direction moderne du couchant, hygiéniste, accapare l'aristocratie qui s'en réserve l'usage pour ses loisirs. Son adoption contribue à forger une sociabilité ségrégative, caractéristique des cités de l'Ancien Régime et de la société d'ordres.*

*Un immense espace plan, originellement voué aux loisirs de cour, se fait peu à peu pédagogique en proposant la contemplation d'une direction profane, indiquée à partir d'un nouveau siège symbolique du pouvoir princier. Une direction hygiéniste et ségrégative, adossée aux missions et au désordre de la ville, prenant le contre-pied de l'orientation eschatologique, désormais délaissée, confinée aux restes du noyau médiéval sur le site et dans le décor du vieux plan cathédral. Un nouvel axe progressivement paré des attributs que la culture aristocratique emprunte à l'Antiquité pour jalouer de représentations édifiantes la grande voie triomphale de l'absolutisme et de l'impérialisme. La République achèvera la perspective trois siècles plus tard pour des usages politiques et sociaux toujours régis par les règles d'un formidable plan d'études urbain, enseignant et assignant.*

<sup>3</sup> Dessin d'Israël Silvestre (© Cliché BoF), in : CHADYCH Danielle ; LEBORGNE Dominique, *Atlas de Paris. Evolution d'un paysage urbain*, Paris Parigramme 1999, p. 70.

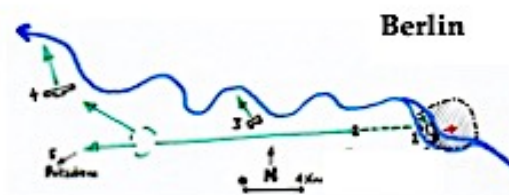
## VII. Genèse de l'occidentalisation palatiale urbaine \*

-  Aires bâties à la fin du Moyen Âge
-  Église principale (primordiale) orientée
-  Palais-château médiéval primitif (1)
-  Dernière enceinte médiévale
-  Palais résidentiels modernes (2<sup>es</sup>)
-  Corridor (galerie) de liaison-protection
-  Axe, direction des jardins modernes

### Florence



### Paris



Le principe de l'occidentalisation palatiale-urbaine démarre vraisemblablement à Florence. S'extirpant de l'aire bâtie médiévale centrée sur une église orientée et un palais-château intra muros, un nouvel ensemble est édifié, jouxtant le siège primitif du pouvoir, puis un autre encore, donnant sur l'horizon, hors du maillage médiéval, relié à l'ancien complexe par un corridor protecteur.

Le principe est transposé à Paris au Palais Médicis en ce qui concerne l'association palais-jardin de loisirs (calque du Palais Pitti), puis à l'ensemble Louvre – Tuileries en ce qui concerne la perspective hygiéniste protégée, tournée vers le couchant (les deux parties sont réunies par la petite et la grande galeries contournant l'emprise de l'habitat populaire).

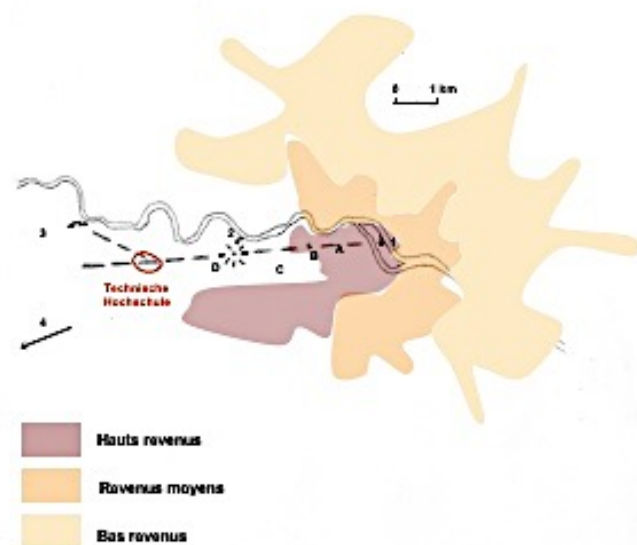
À Berlin, c'est par l'axe ouest Unter den Linden – Tiergarten que le château original est relié à une série de nouveaux palais. À la genèse de la ségrégation sociale-pédagogique est-ouest des capitales européennes, l'occidentalisation hygiéniste moderne se traduit finalement à Berlin par une grande perspective triomphale reprenant le modèle parisien, reliant les palais royaux de l'ouest, délimitant un espace de résidence et de loisirs aristocratiques, reléguant les zones d'habitats populaires à l'arrière du dispositif, à l'est, tout comme à Paris ou à Londres.

\* Schémas réalisés d'après : GURRIERI Francesco ; FABBRI Patrizia, *Les Palais de Florence*, st. Hazan 1996 (Arsenale Éd. 1995 pour l'édition italienne), p. 20 (plan Bonsignori) ; ROULEAU Bernard, *Paris. Histoire d'un espace*, Paris Seuil 1997, p. 129 (carte CNRS) ; THERSE Imtraud, « Architecture, urbanisme et art des jardins », in : *Le Prusse. Art et Architecture*, op. cit., pp. 76, 83 (plans Memhardt et Dusableau).



## VIII. Plan d'études urbain, ségrégation sociale

Berlin : voie triomphale et ségrégation sociale (vers 1880)



<sup>7</sup> Carte élaborée d'après : «Eine schlechte Wohnung aber tötet wie Opium (Berlin um 1880)», zum Beitrag GAEDKE Dieter, *Praxis Geschichte* 4/1999.

### L'axe triomphal berlinois

#### 1-4 Châteaux royaux.

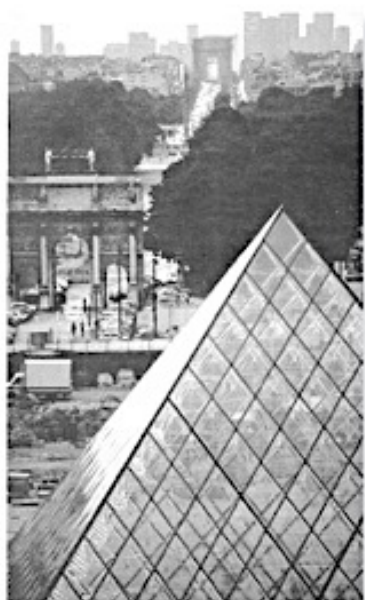
- A** *Mietz der Linden.* L'avenue tracée au XVII<sup>e</sup> s. part du château primitif des Hohenzollern et du Dero adjacent (la «cathédrale» protestante de la ville, musée royal), en direction de l'ouest. Elle est peu à peu dotée, de la fin du XVII<sup>e</sup> au début de XX<sup>e</sup> s. des attributs du pouvoir monarchique: arsenal, garde, opéra, théâtre, université royale (Humboldt), musées, palais aristocratiques, statues des princes...
- B** *Porte de Brandebourg.* (Arc de triomphe inspiré des Propylées de l'Acropole).
- C** *Tiergarten.* Anciennes chasses royales aménagées en jardins publics autour de l'axe triomphal conduisant aux résidences royales vers l'ouest.
- D** *Singessüle* (colonne de la Victoire). À l'origine, sur la place du château royal (1), cette colonne triomphale célébrait les victoires prussiennes dans les guerres d'unité nationale contre le Danemark, l'Autriche et la France. Elle fut déplacée par Hiler au centre du rond-point de la *Grosser Stern*, entourée des statues des artisans de la victoire de 1870 contre la France (Bismarck, Moltke...). L'implantation de la *Technische Hochschule* sur l'axe triomphal de la capitale, avec une façade classique, illustre la place tenue par les techniques dans la culture allemande.

À côté du château primitif des Hohenzollern (1), l'île des musées rassemble les collections sur l'Antiquité dont les valeurs sont affichées pour édifier à la personnalité royale, puis impériale : Bodemuseum (avec une coupole imitée du Panthéon de Rome), Pergamonmuseum (avec la reconstitution grandeur nature de monuments antiques à partir d'éléments archéologiques originaux), Altes Museum, Neues Museum, tous de style classique. Même l'Alte Nationalgalerie, consacrée à l'art allemand, est construite à la manière d'un temple corinthien.

Hors des nouvelles fortifications du XVII<sup>e</sup> siècle, les Linden ont tracé vers l'ouest la voie royale d'une nouvelle capitale, tout au long d'un axe triomphal bordé de quartiers aristocratiques neufs. Des quartiers que l'on retrouve au tournant du XX<sup>e</sup> siècle comme pôle de résidence aisé à hauts revenus, reléguant, tout comme à Paris, l'habitat populaire au pôle est. La ségrégation sociale berlinoise trouve un paroxysme avec l'essor de l'industrialisation, dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Même les plans de Mietzaserne avec appartements diversifiés – confortables sur la rue, modestes sur la cour – comme palliatif à une ségrégation forcée, se heurtent aux lois du marché et ne réussissent pas à l'enrayer.<sup>7</sup>

<sup>8</sup> REULECKE Jürgen, *Geschichte der Urbanisierung in Deutschland*, Frankfurt Suhrkamp 1985, p. 99. Christophe Charle a par ailleurs signalé le phénomène d'extension des collections royales initiales de l'île des musées comme liée à l'affranchissement culturel et politique de l'État prussien puis allemand, à l'inverse du Louvre où l'encyclopédisme du départ est soumis à un tri progressif. Voir : CHARLE Christophe, «Pour une histoire culturelle et symbolique des capitales européennes», in : *Capitales culturelles. Capitales symboliques. Paris et les expériences européennes* (CHARLE Christophe ; ROCHE Daniel, dir.), Paris Publications de la Sorbonne 2002, p. 18.

## IX. Voie triomphale\*



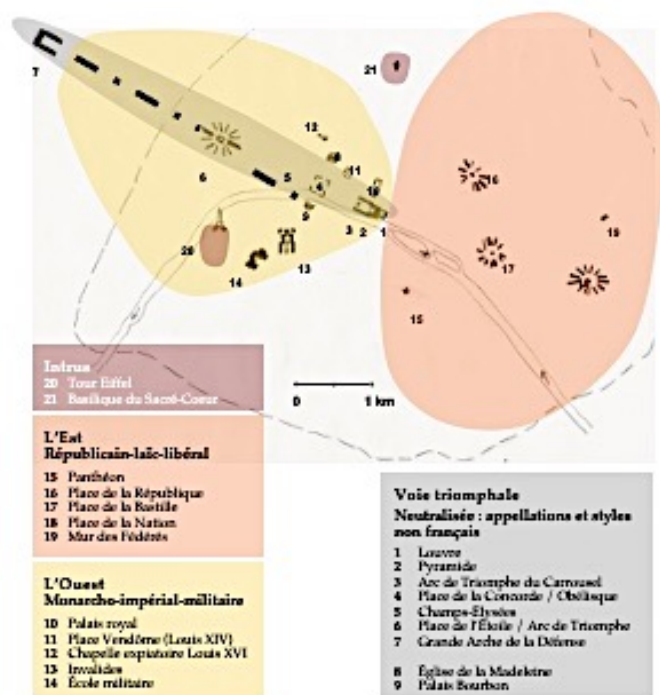
*Le préhistorien Jean-Paul Demoule l'a souligné, le bicentenaire de 1789 parachève l'enfilade de monuments commémoratifs «d'importation» (arcs de triomphe du Carrousel et de l'Étoile, obélisque de Louxor) en l'enserrant d'une pyramide et d'une arche qui traduisent une même mise à l'écart des valeurs métropolitaines.<sup>18</sup>*

*Héritière de la monarchie et de l'empire, la République présidentielle récupère les finalités édifiantes traditionnelles tout au long du grand axe de son plan d'études urbain, exhibe les représentations de l'Antiquité méditerranéenne, éternelles, hiératiques... Une voie triomphale archétypique des hauts lieux de mémoire nationaux pour les capitales occidentales. Les références utopiques exposées assignent à l'union sacrée aux jours de célébrations nationales, rassemblent les partis de la Nation au-delà des clivages, en un gigantesque espace pédagogique porté à la dimension de la ville-capitale, décor au spectacle duquel citoyens et touristes, chacun à leur manière, sont édifiés.*

\* L'enfilade radiale des monuments commémoratifs d'importation : la pyramide du Louvre, l'arc de triomphe du Carrousel, l'obélisque de Louxor, l'arc de triomphe de l'Étoile. DEMOULE Jean-Paul, «Lascaux», in : *Les lieux de mémoire, III. Les France, 3. De l'arche à l'exilisme* (NORA Pierre, dir.), Paris NRF Gallimard 1992 (© Cliché Marc Riboud / Magnum), p. 236.

<sup>18</sup> DEMOULE Jean-Paul, «Lascaux» in : *Les lieux de mémoire III. 3.*, op.cit. p. 64

## X. Bipolarisation monumentale urbaine <sup>22</sup>



*Ainsi, les occidentaux eux-mêmes, au cœur de leurs capitales, paraissent sous des totems exotiques. Au sein de plans d'études monumentaux canalisant les attitudes civiques, d'un pôle à l'autre, ils affichent leurs identités politiques, affirment ou démentent leurs patriotismes, célèbrent victoires et exorcisent défaites, invoquent la liberté, revendiquent le social...*

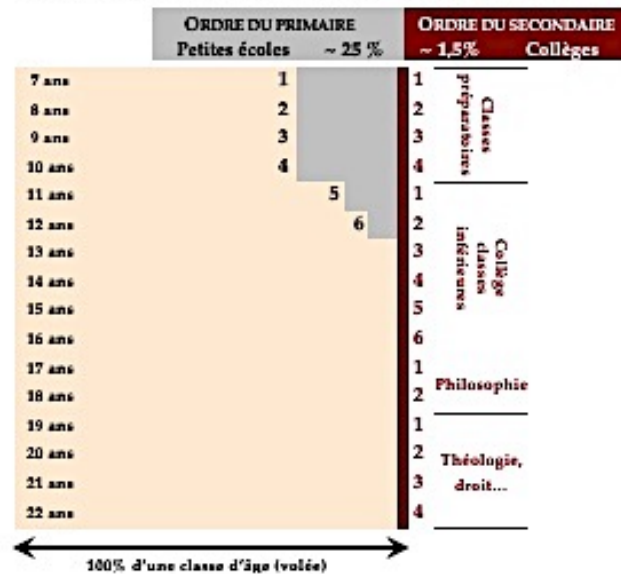
*La ville contemporaine devient espace pédagogique total pour les citoyens éduqués au spectacle de ses emblèmes, mis à l'épreuve de ses structures sociales. Ils se font acteurs des enseignements suivis au contact de monumentalités et d'habitats ordonnés par l'espace, apprennent à se mouler dans le territoire de sociabilités propres, agencées entre pôles ségrégatifs respectifs, souvent entre est et ouest.*

*Ainsi, les occidentaux eux-mêmes, au cœur de leurs capitales, paraissent sous des totems exotiques. Au sein de plans d'études monumentaux canalisant les attitudes civiques, d'un pôle à*

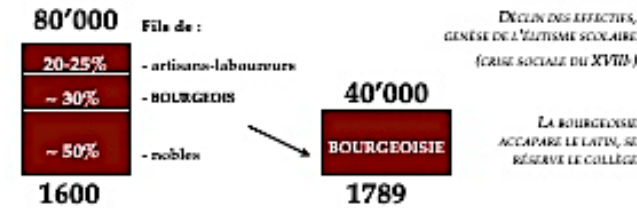
<sup>22</sup> Synthèse d'après : AGULHON Maurice, «Paris. La traversée d'est en ouest», in : *Les lieux de mémoire. III. Les France, 3. De l'arche à l'emblème* (NORA Pierre, dir.), Paris NRF Gallimard 1992 ; DEMOULE Jean-Paul, «Lascaux» in : *Les lieux de mémoire III. 3.*, op.cit. p. 64.

## XI. Ségrégation sociale pédagogique <sup>12</sup>

### 1. Effectifs scolaires par classes d'âge, 1<sup>ère</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> s.



### 2. Effectifs et composition sociologique des collèges, 1600 / 1789



### 3. Formes de l'école par ordres, seconde moitié XVIII<sup>e</sup> s. (sans universités)

- PETITES ÉCOLES : population la moins aisée
- ACADÉMIES : noblesse
- COLLÈGES : bourgeoisie
- PRÉCEPTORAT : prince

Certes, le terme «ordre» est encore relativement anachronique au XVIII<sup>e</sup> siècle pour désigner la structuration de l'école en deux systèmes clos, tels ceux réservés à chacune des grandes composantes sociales de la société d'Ancien Régime.

C'est au XIX<sup>e</sup> siècle qu'achèvent de se constituer ordre du primaire (avec son personnel éducatif propre, de la petite école à l'École normale supérieure, sa culture des leçons de choses) et ordre du secondaire (avec ses classes préparatoires primaires, fondé sur les humanités, réservé aux fils des familles qui ont les moyens de franchir la «barrière» des études longues, donc de l'argent). La ségrégation sociale visible dans l'espace urbain s'étend à celui de l'école.

Au XX<sup>e</sup> siècle, l'école désormais scindée en deux ordres parallèles (primaire, secondaire) ségrégatifs, fait progressivement place à une école à trois degrés successifs pour tous (école, collège, lycée).

<sup>12</sup> Tableau réalisé d'après : NIQUE Christian ; LELIÈVRE Claude, *Histoire biographique de l'enseignement en France*, Retz 1990, pp. 52-56. ; DE DAINVILLE François, *L'éducation des jésuites, XVII-XVIII siècles*, Éditions de Minuit 1978.

## XII. Classe



« Sens-tu rentable, mon petit ? »<sup>33</sup>

Le tableau du peintre suédois Peter Tillberg, représentant du courant critique de l'école, donne une vision saisissante de la relation psychologique maître-élèves induite par l'espace de la classe moderne : alignement des pupitres, positionnement frontal et isolement des élèves répondent aux exigences de la méthode simultanée dont le panoptisme magistral confère une garantie à l'achèvement du programme, dans une perspective sélective de promotion/redoublement. Les élèves jettent un regard inquiet vers celui qui les regarde, le représentant de l'ordre scolaire, le maître... dont la place est ici occupée par le spectateur du tableau !

Avec l'émergence à partir du XV<sup>e</sup> siècle de la classe scolaire moderne comme lieu d'application de l'exercice et de l'examen, dans le cadre social ségrégatif des méthodes simultanées, le temps des purs espaces pédagogiques s'estompe. Le temps où l'espace est lieu de propagation de la connaissance tout en servant de décor à sa transmission, dans l'environnement d'hétérogénéité sociale inhérent aux modes de transmission directe des savoirs.

Convertir par le chant et l'image, édifier par l'ordonnance des jardins, la symbolique des palais ou la sémiotique urbaine, tout cela cède aux plans d'études scolaires modernes, rationnels, conçus pour des volées ségréguées en deux ordres pédagogiques renvoyant à la bipolarisation culturelle des humanités classiques et de la leçon de choses.

Deux ordres bientôt dissous à leur tour dans le dessein d'égalité des chances appelant l'utopie sociale de démocratisation des études. Tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, sur l'axe de la théorie postmoderne des plans d'études contemporains, les pédagogies du problème ont beau pousser aux profanations pédagogiques : l'édification succédant à la conversion, l'instruction à l'édification, la formation à l'instruction... avec un accomplissement visé dans la finalité citoyenne contemporaine du « développement des compétences à l'esprit critique », la rémanence sursoit au progrès sinon par préservation des traditions médiévale et moderne, du moins par constance de leurs formes les plus commodes. Essentiellement la profération des savoirs, le déroulement du cycle scolaire solaire, l'enclassement en volées d'âge, les principes de simultanéité de l'exercice et de panoptisme de l'examen...

L'habitus transmissif repéré autour des pratiques du « proférer » et du « réciter » a ainsi colonisé une autre dimension de l'espace pédagogique au sein duquel il trouve une raison primordiale : celle des formes de groupement configurées pour le territoire d'un local d'enseignement, des formes liées aux principes d'individualité et de simultanéité, de la pédagogie différenciée des groupes de capacité aux modes d'explicitation et d'exercitation magistraux inhérents à la « classe ».

Cela s'est donc fait à partir du XV<sup>e</sup> siècle. Une population scolaire donnée placée avec un même maître, dans un local approprié, répartie en groupes de mêmes capacités, non plus en ensemble hétérogène. Chacun de ces groupes est ensuite affecté à un maître particulier tout en maintenant l'agencement du local collectif. Enfin, on se met à isoler les groupes avec leurs professeurs dans des salles spécifiques, initiative donnant naissance à une structure moderne, appelée aujourd'hui encore « classe ».

Dans cette rationalité où le principe méthodologique de simultanéité gomme les coutumes individuelles tout en refoulant la différenciation, il y a détermination d'une correspondance exacte entre âge des élèves et espace d'enseignement : la classe ! Un espace non plus plastique, instruisant par transmission directe de la psalmodie ou du décor, mais un espace moderne de pouvoir qui induit les règles d'une relation psychologique enseignant-enseignés. Un espace circonscrit à la géographie d'une série ordonnée de bancs faisant face à un maître régnant sur la discipline, sur l'avancement d'un programme érigé en arbitre de la réussite et de l'échec.

<sup>33</sup> TILLBERG Peter, *Bir du Minare Elle sår ?* 1972. In : SCHIFFER Horst ; WINKELER Rolf, *Tausend Jahre Schule. Eine Kulturgeschichte des Lernens in Bildern*, Stuttgart - Zürich Belsor Verlag 1994, p. 143. © Cliché Musée d'Art moderne Stockholm.

### XIII. Lycées d'excellence

#### Géographie des lycées classiques d'excellence (Paris, 1994)

1. Taux de réussite au bac



Source :  
EDUCATION 1994 (INSEE et L'ÉQUIPE INTERNATIONALE,  
IN 2001, 11/04 1995, pp. 34-35)

Cartographie de Paris, Juin 1994/95,  
Communication Éducation Sciences 343

2. Taux d'accès de la seconde au bac



Source :  
EDUCATION 1994 (INSEE et L'ÉQUIPE INTERNATIONALE,  
IN 2001, 11/04 1995, pp. 34-35)

Cartographie de Paris, Juin 1994/95,  
Communication Éducation Sciences 343

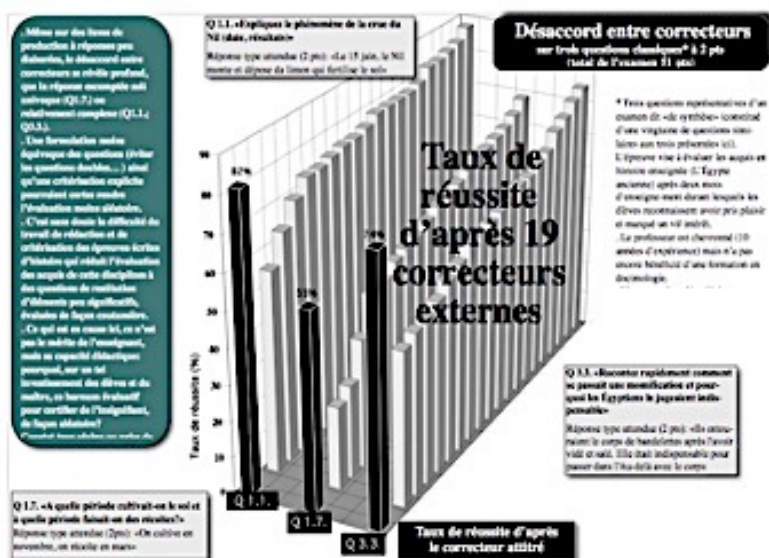
*Bien que les créations de lycées du début de la III<sup>e</sup> République aient d'abord entamé le vieux monopole de la rive gauche par une floraison d'implantations nouvelles tant à l'est qu'à l'ouest, le souci de contrer l'hégémonie des maisons d'éducation religieuse dans les arrondissements occidentaux a finalement abouti à une géographie générale des lycées parisiens d'excellence que l'on retrouve au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle. Une carte renvoyant l'image de la ségrégation socio-pédagogique est/ouest historique avec une bipolarisation intra-muros inégale entre les densités d'implantation centre-ouest (Quartier latin, «Beaux quartiers») et est-périphérie nord et sud (quartiers moins favorisés).*

*Un espace dont la carte renforce aussi les inégalités scolaires que la recherche détecte dès la maternelle, en fonction des socles anthropologiques culturels (familiaux et sociaux). La géographie bipolaire des établissements parisiens, héritée d'une longue histoire inconsciente, accorde aux familles averties et aisées, soit parce qu'elles résident dans un beau quartier soit parce qu'elles ont les moyens d'y trouver une forme de résidence parallèle, le privilège d'inscrire leurs rejetons dans les établissements les plus réputés du centre et de l'ouest. Des établissements d'excellence admettant sur dossier et ouvrant aux filières qui conduisent bien plus que le bac lui-même aux meilleures situations par les meilleures hautes-écoles, en pure logique de l'idéologie méritocratique française que l'histoire contribue à sceller par une dialectique de l'espace.*

## XIV. Espace de surveillance panoptique

### Désaccords entre 19 correcteurs et le correcteur attitré<sup>11</sup>

Taux de réussite sur trois questions classiques à 2 pts  
(total de l'examen 51 pts)



Mais l'espace pédagogique engendre une autre dimension encore, psychologique, celle de la surveillance, héritière du territoire physique de la correction.

Si à partir des copies d'élèves, on s'efforce de remonter à la méthode d'enseignement, on s'aperçoit que l'examen recèle maints aspects des archétypes sériés dans une périodisation structurale, formant une tradition pédagogique toujours donnée comme très présente dans le secondaire de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Implicitement, elle consiste essentiellement à demander aux élèves de servir dans l'examen les explications collectionnées à l'issue d'une série de leçons dialoguées, par bichotage des notes prises dans le cahier. L'épreuve d'examen mobilise ainsi les élèves sur des procédés d'enseignement-apprentissage très en retrait des finalités prônées par les modèles pédagogiques ouverts. Le niveau cognitif privilégié reste confiné à des restitutions de mémoire d'un degré de complexité élémentaire. Outre que les restitutions des élèves recèlent un caractère d'extrême fugacité, la mémorisation requise pour la passation d'un tel examen sert l'attestation rituelle, au jour j de l'épreuve, d'un savoir clos permettant de valider l'image que la discipline enseignée a pris dans la culture ambiante.

L'examen classique a aussi prétention de «*tout voir*» : «*panoptique*», selon les catégories de Foucault, il permet de classer les élèves en fonction de normes sociales, culturelles, intégrées aux schèmes du correcteur. D'ailleurs, confiée à des correcteurs non initiés, la validation révèle une dispersion illustrant le phénomène jusqu'aux items les plus fermés, là même où l'on aurait mis sans hésitation sur un certain unanimité. Il fait par ailleurs de la fonction sommative de l'évaluation l'étape cruciale d'une programmation conçue en méthode simultanée, hypothéquant toute perspective systémique d'apprentissage, de remémoration ou de réinvestissement dans un contexte ouvrant aux valeurs cognitives de la problématisation.

L'évaluation traditionnelle révèle un palimpseste de couches méthodologiques dont l'invention correspond à des finalités révolues. L'élève est mobilisé sur des opérations intellectuelles propres à l'espace pédagogique de la profération-mémorisation (tel que s'en servait la société sacrale-médiévale pour convertir), dans un cadre de surveillance inhérent à l'examen panoptique (tel que le pratiquait le collège de l'Âge classique pour inculquer et édifier). L'invention culturelle d'un espace de surveillance régit par les ressorts psychologiques de la gratification et de l'humiliation traduit aussi le dépassement du territoire de la correction que commandait le ressort physique du châtiement corporel.

<sup>11</sup> D'après : BUGNARD Pierre-Philippe, «*Un regard historique sur l'examen classique. Palimpseste des finalités de la civilisation sacrale et des prescriptions de la société d'ordres*». In : Actes du Colloque Évaluation entre efficacité et équité, Liège Université de Liège 2004, pp. 55-65.

## XV. Rémanences éducatives

SUPPORT DE LA TRANSMISSION DES SAVOIRS		
SOCIÉTÉS	FINALITÉS	SYSTÈMES ÉDUCATIFS
<b>CONVERTIR</b> • sacrée FAIRE SON SALUT Enseignement sans pédagogie	Incorporation d'un corpus sacré à «savoir par rituels» DAMNATION / SALUT JUGEMENT DERNIER	Transmission rite vocale de bouche à oreille (psalmodie) et visuelle (décor) – Cycle solaire – Psalmodie – Enseignement individuel – Châtiments corporels ORAL
<b>INSTRUIRE / ÉDIFIER</b> • d'ordres SE MOULER DANS SA CONDITION Invention de la pédagogie rationnelle (forme «classe»)	Inculcation de valeurs hiérarchiques ÉCOLE EN DEUX ORDRES (PRIMAIRE / SECONDAIRE) SÉGRÉGATION PÉDAGOGIQUE SOCIALE	«Classe»(volée-exercice-examen) – Enseignement simultané-frontal – Vocation – Bons/mauvais points ... HUMILIATION / GRATIFICATION CLASSEMENT → RANG ... notes-moyennes-diplômes – Promotion / Redoublement (élève secondaire payant → baccalauréat → hautes écoles) ... RÉUSSITE / ÉCHEC SÉLECTION SCOLAIRE
<b>FORMER</b> • plurielle AGIR SUR LE MONDE	Formation aux compétences (individuelles, sociales) GENRE DES PÉDAGOGIES DE LA FORMATION (rise de la forme «classe»)	École en degrés successifs pour tous – Cycles d'apprentissage – Différenciation – Fonction formatrice de l'évaluation (axe critérié) – + NTIC FORMATION / ORIENTATION DÉMOCRATISATION SCOLAIRE

La rémanence, utilisée comme concept intégrateur des sciences humaines, c'est-à-dire comme totalisateur de données continues, permet d'évaluer l'actualité d'un phénomène culturel au regard de sa genèse et de son destin dans l'histoire. Est ainsi réputé rémanent tout phénomène dont les raisons de l'invention (la genèse) se sont obscurcies mais dont certains des effets persistent. Une représentation structurale du processus des systèmes éducatifs illustre les cas de contemporanéité du non contemporain repérables en pédagogie. La rémanence permet notamment d'ordonner la dimension spatiale au cœur d'une configuration générale d'habitus et de pratiques pédagogiques.

Ainsi, alors que les finalités de l'école contemporaine visent à réifier les aspirations de démocratisation scolaire et d'apprentissages qui sont celles de son statut à ce moment-là de l'histoire, pour les sociétés «avancées», les pratiques scolaires recèlent maints aspects propres à des conceptions arabe. Si un maître d'aujourd'hui inflige une «mauvaise note» à un travail, à un élève... il ne le fera pas nécessairement dans une intention avouée d'humiliation. La notation scolaire, inventée à l'âge classique comme une modernité psychologique susceptible de suppléer à un archaïsme physique –humilier ou gratifier un élève au lieu de le châtier corporellement ou de l'embrasser–, subsiste par certains de ses effets sans que la raison première qui présidait à son application ne soit forcément, encore, consciente.

À chaque moment de l'histoire, les pratiques scolaires s'enrichissent de caractéristiques nouvelles tout en gardant la marque des systèmes éducatifs antérieurs. Elles empruntent leurs valeurs à plusieurs «sociétés», simultanément, en rémanence. La rémanence est un concept particulièrement approprié pour rendre compte des confusions de genre dans l'histoire de l'éducation. Dans le système éducatif à trois degrés successifs pour tous (école-collège-lycée) de la société plurielle contemporaine, maints aspects des pratiques tranchent avec l'idéal pédagogique de leur époque : en sélectionnant les élèves relativement aux règles de l'examen panoptique conçu pour les classes de la société d'ordres ou/et en transmettant les savoirs selon les rites, certes renoués, d'incorporation de la société sacrée, par exemple.